

Chantal Delsol: «En 1989, l'Européen de l'Est, enfin libre, ne reconnaît plus l'Ouest qu'il redécouvre»

Par Chantal Delsol

Publié le 08/11/2019 à 17:43, mis à jour le 08/11/2019 à 17:43

Chantal Delsol. *Fabien Clairefond*

TRIBUNE - Le professeur de philosophie politique* ressuscite avec subtilité l'état d'esprit des peuples d'Europe centrale sous le joug communiste et lors de leur libération voilà 30 ans.

Il y a 30 ans s'étendaient les révoltes répétées dans nombre de pays du bloc communiste. Bien peu de gens pensaient que ce pouvoir put s'effondrer - trop monolithique, trop puissant, trop sournois. On prête toujours à son adversaire des forces superlatives. Seul Soljenitsyne avait dit, depuis sa thébaïde américaine: je rentrerai au pays quand il sera libéré...

Le communisme a d'abord été vaincu par lui-même. Il s'est effondré sous le poids de son despotisme, de ses fanfaronnades, de sa démesure, et finalement de son impéritie. Il s'est effondré parce qu'il lui était devenu impossible de maintenir son empire sur des peuples élevés dans la culture de la liberté. Partout en Europe centrale, l'État était asservi, mais la société veillait: elle transmettait dans les souterrains la culture de la liberté. Aussi les révoltes au sein de l'Empire avaient-elles toujours existé. Elles se soldaient par le sang, la terreur et encore le sang et la terreur. Qu'on pense à Jerzy Popieluszko, à Jan Palach, à Imre Nagy.

Mais cette fois, dans l'été et l'automne 1989, les manifestations de

révolte contre le régime (Pologne, pays baltes, Hongrie, RDA) ne rencontrent plus la même résistance. Le soviétisme implose et se démet. Divine surprise. En histoire, disait Hannah Arendt, il peut se produire des miracles: non pas au sens religieux, mais au sens de l'inattendu et presque de l'inconséquence. C'en était un, au moins au regard de nos attentes.

Ces révolutions anticommunistes, qui vont se succéder jusqu'aux derniers sursauts du dramatique despotisme roumain, offrent un visage tout à fait ignoré jusqu'alors. L'Occident, toujours inventif et subtil pour tenter d'améliorer son monde, avait suscité des révolutions réalistes pour libérer les sociétés des tyrans (1776 en Amérique, 1789 en France), et puis des révolutions utopiques pour libérer l'homme de sa condition (1793 en France, 1917 en Russie et toutes ses filles, jusqu'à 1975 au Cambodge). Mais en 1989 se déclenchent pour la première fois des révolutions anti-utopiques, qui ont pour but de mettre fin aux révolutions utopiques, et de rentrer dans l'histoire.

Bien des Français étaient antifascistes mais pas encore antitotalitaires, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas voulu comprendre la nature du communisme

C'est cet aspect que les Européens ont eu beaucoup de mal à comprendre. Quand le Mur est tombé, beaucoup d'intellectuels français croyaient encore que le marxisme était l'horizon indépassable de notre temps. Certains même (je tairai les noms par charité) sont allés aussitôt en Pologne ou en Tchécoslovaquie pour voir comment allait s'organiser le vrai socialisme tant attendu. Et s'entendant répondre que le seul problème était à présent de se débarrasser définitivement du socialisme, ils se sont trouvés dans l'état du héros de bandes dessinées quand il vient de tomber du 27^e étage.

C'est dire qu'il nous était difficile de comprendre ce qui se passait. Bien des Français étaient antifascistes mais pas encore antitotalitaires, c'est-

à-dire qu'ils n'avaient pas voulu comprendre la nature du communisme, et le voyaient comme un progressisme zélé et maladroit, comme un bon ange qui fait la bête par erreur. Nous trouvons encore des discours de ce genre aujourd'hui: le communisme comme progressisme, dédouané de tous ses crimes par ses bonnes intentions...

Sur le terrain ou plutôt dans cette prison (le mur de Berlin n'empêche pas d'entrer mais de sortir, il ne faut pas l'oublier), le temps ne passait pas, c'est-à-dire que le temps était sans événements. Les gouvernants se succédaient, toujours issus du Parti installé là pour toujours, et la politique, susceptible d'amélioration sans doute mais dans un seul sens, était donnée pour toujours. Cette illusion de perfection et d'éternité caractérise les utopies, dans lesquelles les humains vivent très mal. Ce temps sans événements, c'est-à-dire sans finitude assumée, est celui du prisonnier arraché sinon à la vie, du moins à l'existence.

Un dessin humoristique tchèque de 1989 (je crois que c'était dans *Lidové Noviny*) montre un citoyen, entré dans une cabine téléphonique, qui attrape le combiné et s'écrie: «Police? On vient de me voler cinquante années de vie.» Sociétés figées dans l'utopie, écartées de l'histoire: j'ai acquis le premier tome de ce livre en 1944, me dit un universitaire roumain en 1990, et j'attends depuis 40 ans de pouvoir lire le second. Privées d'initiative pour s'améliorer, ces sociétés, supposées parfaites, forcément se dégradent, parce que la vie humaine s'écoule dans le temps et s'épuise si elle ne peut se renouveler. En RDA, on a trouvé des immeubles où les habitants ne pouvaient plus vivre qu'au rez-de-chaussée, parce que les autres étages s'étaient l'un après l'autre désagrégés: symbole vivant de l'Empire tout entier.

Le communisme a produit sa culture, ce que le nazisme n'a pas eu le temps de faire

Même si l'Ouest a fini par admettre le caractère totalitaire du communisme, ce qu'on a compris grâce à des films comme *La Vie des*

autres, avec les années qui passent le nazisme est resté le Mal absolu tandis que le communisme demeure un objet non identifié. On ne sait pas comment traiter ce Janus. La Russie d'après 1990 a joué un rôle dans ce sens: elle a tout fait pour détruire ou dissimuler les archives, et pour minimiser les crimes du passé - puis elle a continué, finalement, à gouverner de la même manière qu'autrefois, sinon que les arrestations au petit matin sont moins violentes et moins nombreuses.

Mais il y a un facteur essentiel qui distingue les deux totalitarismes du dernier siècle, et transforme le jugement porté sur eux. C'est l'ampleur du temps. Le nazisme allemand a duré douze ans. Évidemment c'est déjà trop long, mais c'est assez court pour qu'on en fasse après coup une parenthèse, un temps suspendu, dont on peut caresser l'avant et l'après, ne serait-ce que pour le juger. Tandis que le communisme, qui a duré entre 50 et 70 ans selon les cas, a embrassé tout à fait l'existence de deux générations. Nous trouvons alors des gens qui ont passé leur enfance sous le communisme, qui sont tombés amoureux, ont fondé une famille, ont vieilli sous le communisme. On ne peut pas leur demander de considérer que toute leur vie s'est écoulée au sein d'un monstre à éradiquer. On n'a qu'une vie, n'est-ce pas.

Aussi l'existence dans la prison a-t-elle produit sa culture - kitsch et médiocrité, compromissions, joies craintives, humour décapant- ce que les Polonais appellent République populaire de Pologne (PRL). Le communisme a produit sa culture, ce que le nazisme n'a pas eu le temps de faire. D'où l'impossibilité pour le communisme d'apparaître exclusivement comme un satan (d'ailleurs le fait même de caractériser un régime de pur satan est déjà problématique, il faut le dire en dépit de l'orthodoxie régnante qui a remplacé le christianisme par un manichéisme tartuffe - aucun régime n'est qu'un pur satan, cela n'existe pas sur cette terre, où rien n'est pur). Si aujourd'hui les pays de l'ex-bloc peuvent organiser du tourisme pour se replonger dans l'univers communiste (trajet en Trabant, visite des immeubles minables, etc.), c'est qu'ils demandent aux jeunes générations de comprendre ce fait ahurissant mais réel: quand on passe sa vie entière en prison, il faut que la prison elle-même prenne un sens.

Ainsi peut-on tenter de mesurer l'amplitude de la séparation entre les deux parties de l'Europe en ce moment de 1989. Lorsque le mur de Berlin s'effondre, le citoyen de l'Europe ensoviétisée ressemble à ce soldat revenu chez lui après de très longues années de guerre, que l'on ne reconnaît plus et qui, lui-même, ne reconnaît plus rien ni personne, et terrifié se retrouve étranger dans sa propre famille. Pendant que l'Ouest est passé, à travers les Trente Glorieuses, de la modernité à la postmodernité, l'Europe centrale a conservé, figé dans le formol, les croyances et les mœurs des années cinquante. Ce seront les prémices de la confrontation présente entre progressisme et illibéralisme.

***De l'Institut. *La Démocratie dans l'adversité, enquête internationale*, codirigée par Chantal Delsol et Giulio De Ligio, vient de paraître aux Éditions du Cerf.**